

C'est ça mais c'est pas ça !

L'implicite trinité du couple

Jean-Pierre Lebrun

La subversion introduite par le signifiant implique comme conséquences d'une part, que le destin anatomique est insuffisant à rendre compte de l'identification sexuelle chez les parlêtres et d'autre part, que c'est par leur mode d'inscription dans le langage qu'hommes et femmes pourront être dits tels en même temps que cette inscription rend impossible leur rapport.

Mais qu'est-ce qu'être femme, si précisément être homme se définit de s'inscrire dans le système du langage ? Nous pouvons d'autant mieux saisir la difficulté que nous profitons de cette ambiguïté de la langue française par laquelle *homme* désigne à la fois le sexe mâle et l'humanité comme telle.

Nous pouvons anticiper notre développement en précisant que dans le système langagier, « être femme » prend sa mesure en référence à ce que le langage suppose de négativité, et que si la modalité mâle de l'inscription dans le système langagier est de tout s'y inscrire, la modalité féminine sera de s'y inscrire pas-toute.

Pour saisir cette articulation, retournons d'abord à Freud et tentons de refaire le trajet de Lacan. Rappelons que Freud avouait à Marie Bonaparte qu'il restait à quia à propos de la question de la féminité, ainsi que le rapporte Jones dans sa biographie du père de la psychanalyse :

« La grande question restée sans réponse à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente

années d'études de l'âme féminine est la suivante : que veut la femme ? »

Et Lacan de répondre : « *Il n'y a pas La femme, article défini pour désigner l'universel.* »

La question freudienne est ainsi déplacée par Lacan et c'est ce déplacement qu'il s'agira de préciser.

Pour ce faire, partons de l'état le plus avancé où Freud nous laisse sur cette question de la féminité, c'est-à-dire la trente-troisième conférence d'introduction à la psychanalyse, jamais énoncée mais écrite et publiée en 1932. C'est dans cette conférence qu'il nous donne les dernières élaborations sur cette question. Tentons d'en dégager la colonne vertébrale :

1. La psychanalyse convient d'une bisexualité, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais à chaque fois les deux, seulement plus l'un que l'autre.
2. Se conformer à l'anatomie et à la convention « *ne donne aucun nouveau contenu aux notions de masculin et de féminin* » ; et « *plus vous vous éloignez du domaine sexuel au sens restreint, plus ce défaut de conformité devient évident.* »
3. Le développement de la petite fille en femme est plus difficile que celui du garçon en homme, et ce, pour deux raisons : premièrement parce que le clitoris doit céder son importance au vagin qui, à la phase phallique, n'a pas encore été découvert par les deux sexes ; deuxièmement, parce que le père doit se substituer à la mère comme objet d'amour. La petite fille doit donc échanger zone érogène et objet : deux choses que le garçon conserve.
4. Comment se fait cette transformation ? se demande alors Freud, et de répondre : « *Ce serait bien sûr une solution*

d'une simplicité idéale si nous pouvions supposer qu'à partir d'un âge déterminé, l'influence élémentaire de l'attraction des sexes opposés se fait sentir et pousse la petite femme vers l'homme, tandis que la même loi permettrait au garçon de demeurer auprès de sa mère. On pourrait même ajouter que les enfants suivent en cela les indications que leur donne la préférence sexuelle de leurs parents. Mais les choses ne sont pas si faciles pour nous, nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement à cette puissance mystérieuse que l'analyse ne nous permet pas de décomposer davantage et dont les poètes s'enthousiasment si fort. »

5. Freud retourne alors à l'étude de l'attachement pré-oedipien à la mère et à ce qui fera céder ce lien à la mère, pour privilégier désormais le rapport au père.

6. Trois directions s'offrent alors à la fille : la névrose et l'inhibition, le complexe de masculinité, la féminité normale. Et Freud, d'explicitier les deux premières voies qui sont en fait des impasses, pour appeler ensuite à la rescousse les psychanalystes femmes mais sans arriver à en dire plus sur la féminité normale.

7. On ne peut que rêver d'une libido qui poursuivrait le but de la vie sexuelle masculine et une autre, celle de la vie sexuelle féminine ; il n'existe en fait rien de pareil : *« Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine. »*

8. Freud termine cet article par une phrase qui en fait bondir plus d'un(e) : *« N'oubliez pas que nous avons décrit la femme dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va certes très loin, mais ne perdons pas de vue qu'en dehors de cela, chaque femme peut être aussi un être humain. »*

9. Et de renvoyer, si le lecteur veut en savoir plus sur la féminité, à la vie, aux poètes, et au progrès de la science.

Que tirer comme conséquence de ce point où Freud laisse les choses concernant la féminité ?

D'abord il nous faut rendre hommage à Freud de ne pas nous masquer ses points d'impasse, mais bien au contraire, de nous indiquer que loin d'avoir réponse à tout, sur cette question, l'expérience de la vie, le poète ou l'avenir de la science en savent plus que lui.

Ensuite, reprenons et cernons son point d'impasse. À relire ce texte, il apparaît clairement que lorsque Freud nous dit : « *Nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement à cette puissance mystérieuse que l'analyse ne nous permet pas de décomposer davantage et dont les poètes s'enthousiasment* », c'est lui-même qui nous a appris à entendre que, dans une telle formulation, quelque chose de la croyance se poursuit. En l'occurrence, croyance dans le rapport sexuel : le garçon est pour la fille comme le fil est pour le chas de l'aiguille. C'est pourtant pour s'opposer à une telle conception que Freud remettait en question l'existence d'une « *ganze Sexualtreibung* » et qu'il prônait le concept de pulsion partielle ; mais tout semble nous laisser entendre qu'il ne s'était pas entièrement libéré de sa croyance dans une orientation spontanée de l'homme vers la femme et vice-versa.

C'est cette croyance que Lacan va récuser jusqu'à son terme, dans la mesure où il avancera qu'il *n'y a pas de rapport sexuel*, soit que, étant donné le primat du langage auquel l'être humain est asservi, ce qui est radicalement subverti, c'est cette prédestination instinctuelle d'un sexe pour l'autre. Entre les deux sexes, à cause de cette jouissance langagière, le rapport qui devrait exister – et que nous supposons dans le règne animal – n'existe pas : il y a sans cesse interposition du fait langagier, de cette satisfaction spécifique au parlêtre. Il n'y a de ce fait plus cette complémentarité – le terme de complémentarité implique en effet la possibilité de retrouver l'unité perdue – entre les deux sexes, ce qui ne nous empêche pourtant pas de continuer à en rêver.

Cette jouissance langagière qui spécifie le parlêtre va impliquer que l'objet de satisfaction vaudra davantage par son absence que par sa présence, ou encore que tout objet de satisfaction ne viendra jamais que sur fond de l'indisponibilité de l'objet pleinement satisfaisant. L'objet du désir humain, en tant que celui-ci est inféodé au langage, est donc structurellement de nature signifiante. Cette jouissance langagière pourra donc être dite « *celle qu'il ne faudrait pas pour*

qu'il y ait du rapport sexuel » .

Et nous pouvons alors saisir le double mouvement du signifiant : il est ce qui cause la jouissance et en même temps ce qui lui fait halte. Il est cause de jouissance car il introduit une jouissance spécifique, langagière, que Lacan dénommera jouissance phallique, en tant qu'elle est soumise à ce signifiant particulier qu'est le Phallus. Il fait halte à la jouissance, en tant que par le signifiant est maintenue à distance une jouissance absolue et instinctuelle, une jouissance incestueuse, celle qu'il y aurait si nous n'étions pas des parlêtres, que Lacan dénommera jouissance de l'Autre.

Mais ce dernier terme ne nous facilite pas nécessairement la tâche : il est censé recouvrir des jouissances différentes selon que cette jouissance absolue est effectivement à l'oeuvre (psychose), ou qu'elle continue à être supposée possible (toxicomanie par exemple), ou qu'elle soit seulement positionnée au travers des mots comme impossible.

Pour la facilité, nous préférons parler avec Nestor Braunstein de trois jouissances : celle de l'être qui nous est totalement inaccessible du fait même d'être entrés dans le langage, la jouissance phallique qui est la satisfaction nouvelle introduite par le fait de parler et qui fait barrage à celle de l'être, et la jouissance de l'Autre qui est non dicible, mais qui au travers des mots est désignée, parfois même éprouvée comme dans la jouissance sexuelle spécifiquement féminine ou dans les états mystiques. Nous pouvons donc avancer que la jouissance phallique positionne une jouissance en deçà du phallus, et une jouissance au-delà du phallus.

« (...) la jouissance phallique, jouissance liée à la parole, effet de la castration qui attend et qui se consomme dans tout parlêtre, jouissance langagière, sémiotique, hors-corps, est le rasoir qui sépare et oppose deux jouissances corporelles, laissées hors-langage, qui sont d'un côté la jouissance de l'être, jouissance perdue par la castration, mythique et liée à la Chose, antérieure à la signification phallique, appréciable dans certaines formes de la psychose, et, d'un autre côté, la jouissance de l'Autre, corporelle aussi, qui ne se perd pas par la castration mais qui en émerge au-delà, effet du passage par le langage mais en dehors de lui, ineffable et inexplicable qui est la jouissance féminine. »

Il arrive d'ailleurs à Lacan d'écrire J() pour désigner cette Jouissance de l'Autre, en apposant la barre du langage sur l'Autre.

Qu'en est-il alors de la spécificité du féminin dans le langage ?

Comment pouvons-nous repérer cette dimension de la négativité, si nous articulons que c'est de celle-ci que se soutient la féminité ?

Nous pourrions avancer que l'homme reprend le versant positif de ce qui constitue cet arrachage au réel que suppose la mise en place de la fonction langagière, soit le versant de cette autre satisfaction, de cette jouissance langagière phallique, sexuelle, de *celle qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait du rapport sexuel*.

Une femme se tiendrait plutôt sur le versant négatif, soit qu'elle témoigne du vide que ce même arrachage suppose, en même temps qu'il l'occulte. Avec immédiatement une difficulté : une asymétrie de ces positions, par rapport à la tâche à accomplir et aux moyens dont elle dispose : en effet, le versant mâle est idoine à la fonction langagière elle-même ; le versant féminin est indicible comme tel, puisque désigner le vide d'où émane le langage n'est pas dicible comme tel sans l'annuler.

Nous retrouvons ici au niveau du langage ce qu'avancait Freud quand il disait qu'il n'y a qu'une seule libido, soit qu'il attestait de la primauté du phallus ; tout se passe donc comme si le langage était unisexué et la question est de savoir comment soutenir deux positions différentes à partir d'un seul trait.

Si la spécificité féminine du langage du rapport sexuel est celle qui se tient à partir de l'absence d'un trait spécifique, il s'agit alors d'éviter trois écueils :

1. Le féminin ne peut être opposé au masculin comme symétriquement différent puisque c'est cette symétrie elle-même qui est subvertie par le langage. La retrouver ne serait en quelque sorte qu'une nouvelle version des différences biologiques dont Freud, déjà disait qu'elles étaient radicalement insuffisantes.
2. Le féminin ne peut être entifié tel un *anima* opposé à un *animus*, une telle entification équivaldrait à annuler la spécificité de la féminité. Donc pas les verts et les rouges ! c'est, avec un seul trait de couleur rouge qu'il faut faire deux classes : ceci ne peut se faire que comme les *Rouges* et les

Pas Rouges. Mais si les *Pas Rouges* obtiennent ce trait *Rouge*, leur spécificité propre qui consiste à ne pas avoir ce trait est perdue.

3. Le féminin ne peut être déifié, par exemple par le culte de l'énigme de la féminité. Renvoyer au seul silence, comme versant féminin de la fonction langagière ne suffit pas. Quelque chose doit être articulé, faute de quoi il ne sera pas possible de distinguer le silence féminin d'un mutisme hystérique. Si, pour Tekmessa, la compagne d'Ajax, « *le silence est la parure des femmes* », pour le psychanalyste, ce même silence peut aussi être le dernier bastion de celle qui a toujours à redire, faute précisément d'arriver à dire.

Alors, comment repérer ce qu'il en est d'une position féminine, sans tomber dans les écueils de l'entification du féminin ? Comment la positionner correctement ?

Si un énoncé, un dit, est toujours mâle, en quelque sorte, puisqu'il peut « oublier » d'où il s'énonce et que c'est même en partie sa fonction, comment « *dire cette négativité* », ce lieu d'où il se tient ? Pour ce faire, il faudra non pas se contenter de l'énoncé, mais plutôt se tourner vers l'énonciation, vers le lieu vide d'où cela s'énonce, soit reconnaître sa division.

Et en effet, la langue fournit des énoncés qui ne peuvent obturer cette double dimension d'énoncé et d'énonciation. Ce sont précisément ces formules vers lesquelles se sont tournés les logiciens, ainsi le fameux énoncé « *Je mens* ». Lorsque je dis « je mens » en tant qu'énoncé, il est vrai que je mens, mais si je dis « je mens » en tant qu'énonciation, c'est en fin de compte la vérité que je dis. C'est aussi ce qui est évoqué par le célèbre tableau de Magritte, *Ceci n'est pas une pipe*.

C'est donc en passant de la dimension de l'énoncé à celle de l'énonciation que nous pouvons repérer à l'oeuvre ce qui est la version féminine du ratage du rapport sexuel. C'est pour soutenir ceci que Lacan construira son schéma de la sexuation, dont il nous faut d'abord étudier la partie supérieure.

Rappelons succinctement que dans la partie supérieure, – les formules dites quantiques – nous trouvons à gauche la classe de ceux et de celles qui se rangent sous la bannière des hommes, qui implique qu'au-moins-un dise non à la castration et que tous disent oui ; du côté féminin, pas de possibilité de faire ensemble, pas d'au-moins-un qui dise non et pas-tout qui dit oui.

Rappelons également que Lacan a construit ce schéma pour subvertir le carré d'Aristote , et ce, en introduisant les formules de droite qui ne figurent pas dans le carré logique des énoncés. Précisons aussi que pour pouvoir produire de telles formules, il lui a fallu passer d'une logique où l'exception confirme la règle à une logique où l'exception fonde la règle, soit introduire une dialectique entre l'exception et les autres – entre le Tout et le Tout-Pas – à partir de laquelle penser le champ droit en termes de Pas-Tout est alors devenu possible.

Nous pouvons par ailleurs très précisément repérer que de chaque côté, la totalisation est impossible, limitée qu'elle est à gauche par l'exception, à droite par l'absence d'exception.

Du côté des hommes, l'exception permet la constitution d'un ensemble, ce qui peut passer pour une totalisation, mais qui n'en est pas vraiment une puisqu'elle est limitée par l'exception dont elle a besoin pour se constituer ; mais de ce fait, la limite qui rend l'ensemble impossible apparaît comme externe ; alors que du côté des femmes, l'absence d'exception ne permet pas la constitution d'un ensemble et l'absence de totalisation est plus directement appréhendable et la limite qui rend l'ensemble impossible apparaît comme interne.

Ces caractéristiques de la structure seront précisément ce à quoi ne se fait pas le névrosé, sans cesse à tenter une totalisation, faute de consentir à la castration, soit à la prise en compte de cet impossible de la structure ; ceci l'amènera à faire objection au manque du côté de l'Un à partir de l'Autre, ou vice-versa.

Cela pourra être alors le reproche mutuel d'incomplétude, moteur de l'habituelle guerre des sexes qui, loin d'être tombée en désuétude, continue d'aviver aussi bien la conjugalité que le lien social.

A titre d'exemple de ce que nous permet cette nouvelle articulation logique, servons-nous de la lecture que nous pouvons faire de l'*Antigone* de Sophocle : cette tragédie peut être lue comme un épisode de cette guerre des sexes. Un critique tel que G. Steiner dans ses *Antigones* arrive à la conclusion « *que le drame prend sa source en dernière analyse dans la dialectique de l'homme et de la femme* ». Et il n'est que de lire la pièce pour apprécier le nombre de fois où cette question est évoquée : « *Rends-toi d'abord compte que nous ne sommes que des femmes* », dit Ismène à Antigone dès le premier dialogue. « *La nature ne nous a pas faites pour lutter contre des hommes.* »

Créon, en parlant d'Antigone au chœur dit que « *si elle doit s'assurer impunément un tel triomphe, alors ce n'est plus lui mais c'est elle qui est l'homme.* » Ou encore de lui dire que « *ce n'est pas une femme qui me fera la loi.* »

Dans le dialogue avec Hémon, Créon reprendra de tels arguments : « *Mieux vaut succomber sous le bras d'un homme, de façon qu'on ne dise pas que nous sommes aux ordres des femmes* ». Ou encore, plus directement, il lui adressera qu'« *il est l'esclave d'une femme (...), que la bassesse, c'est de se mettre aux ordres d'une femme* » et avancera par ailleurs qu'« *il lui semble que ce garçon se fait le champion de la femme* ». Cette « femme », Créon, comme nous le savons, finira par la tuer : aussi bien Antigone que la sienne propre, mais aussi ce qu'il y a de sensiblement féminin chez Hémon qui, en se suicidant, rejoint Ajax, cette autre exception au fait que, dans les tragédies, les hommes meurent en tuant, ce qui fera dire à Nicole Loraux : « *un suicide de femme pour une mort d'homme* ». Mais ce que Créon tue aussi et d'emblée, ce dont il ne veut rien savoir précisément, c'est le vide, ce vide d'où il tient son pouvoir. Dès qu'Antigone décide de suivre ce qu'elle estime devoir faire, au risque de passer outre la sentence du roi, dès qu'elle vise à l'impossible, comme le lui dit Ismène, Créon lui répond en s'identifiant massivement à la loi qu'il a promulguée, n'entendant pas, en quelque sorte, ce que Lacan nous a appris à repérer, que c'est « *toujours en imposteur que se présente celui qui prétend ériger la loi* ». Et le Coryphée de tenter de le lui rappeler, en lui demandant : « *L'événement ne serait-il pas voulu par les dieux ?* » Et Antigone de lui dire à son tour que si elle a outrepassé à sa loi, c'est « *parce que ce n'est plus Zeus qui l'avait proclamée* ». En fait, Créon est prisonnier d'une logique des énoncés, ce qui est particulièrement précisé lorsqu'il dit : « *Le bon ne se met pas sur le rang du méchant* ». Ou Polynice qui

a servi sa ville, est mort pour Thèbes et a droit aux honneurs, ou il s'est retourné contre elle, a péri au combat et doit rester un cadavre sans sépulture. Pas de place pour prendre en compte ce que ces énoncés doivent à leur énonciation, à la dimension de négativité qu'ils présupposent, donc pas de place à ce qu'Antigone soutient, non pas contre Créon, mais de son lieu à elle. Donc pas de place pour cette part d'ombre à partir de laquelle pourtant quelque chose pourrait se réinterroger de la logique de Créon, de la logique des seuls énoncés.

Mais passons maintenant à la partie inférieure du schéma de la sexuation, à savoir comment le sujet s'identifie dans sa singularité à l'un des deux sexes, à l'une des deux inscriptions possibles dans le registre du sexuel.

Commençons par préciser les sigles utilisés. D'abord les lieux d'origine des flèches, soit les deux lieux d'où peut s'énoncer une parole :

- « \gg », le sujet barré, le sujet en tant qu'il est divisé par le langage, mais aussi en tant qu'il est sans cesse « en train de se barrer » ; en tant qu'il n'est pas possible de lui mettre la main dessus. Ce est écrit dans la partie gauche, soit masculine, dans la mesure où comme nous l'avons déjà indiqué, l'homme est tout dans le langage.

- « L » vient à rappeler que La femme n'existe pas, soit que l'on ne peut rencontrer qu'une femme, et puis une autre... Que si quelqu'un se dit de ce lieu féminin, c'est toujours en tant que devant renoncer à être La femme, en devant accepter de ne se dire que singulièrement et en se renonçant à toute possible universalité.

Ensuite les points d'aboutissement des flèches, soit les lieux auxquels s'adresse la parole.

- « S() » est le signifiant du manque dans l'Autre, le signifiant qui rappelle que l'Autre est irréductiblement manquant, par exemple manquant du signifiant qui dira qui je suis. Le système du langage comprend nécessairement un trou, telle la case vide du jeu de taquin, faute de quoi aucune permutation ne pourrait s'effectuer, et tant la métonymie que la métaphore ne seraient possibles. C'est aussi le signifiant du manque de l'Autre, c'est-à-dire le fait que le rapport à l'Autre sexe ne peut vraiment se faire,

puisqu'il est obligatoirement médiatisé par le langage. C'est enfin le signifiant du manque d'Autre de l'Autre : le propre de l'Autre langagier, c'est qu'il s'agit d'un système qui ne peut être garanti à l'intérieur de lui-même— ceci comme tout système à l'instar de ce que Gödel a démontré— mais aussi d'un système qui ne trouvera rien en dehors de lui pour le garantir, qui est donc condamné à fonctionner sans garantie dernière. Lacan écrit ce sigle du côté féminin, car c'est du côté féminin que se rencontre cette dimension du manque, qui est aussi le registre de l'altérité.

- « Φ » se trouve du côté masculin, comme possibilité de repère phallique à quoi peut s'arrimer quelqu'un qui se dit du lieu d'une femme. Cliniquement cela correspond à l'importance pour une femme de se référer à son homme – fut-ce à son nom – pour pouvoir soutenir sa parole.

- « a » est l'objet, l'homme mettant toujours une femme en position d'objet, elle n'est pas pour autant tenue à se mettre toute en cette position ; il s'agit pour elle de consentir à se trouver à cette place sans y « coller ».

Enfin, il faut noter la différence entre la position masculine et une position féminine : la première ne se trouve avoir qu'une seule possibilité de relation, soit celle de s'adresser à une femme mise en position d'objet ; la seconde se trouve être en relation avec le côté masculin par le biais de Φ , mais aussi avec S() soit précisément avec le manque de signifiant. C'est bien cette dernière modalité qui rend compte de ce qu'une femme est pas-toute dans les mots, une part d'elle-même étant en rapport d'immédiateté avec le trou originaire

Tenons ensuite, à propos de ces formules, trois considérations :

1. Il s'agit de noter d'emblée la dissymétrie radicale qu'il y a entre le dessus et le dessous du schéma. Dans la mesure où au-dessus nous avons deux formules pour chacune des modalités sexuelles. Tandis qu'au-dessous, une seule flèche du côté mâle et deux flèches du côté femme.

C'est la conséquence individuelle de cette organisation de la structure et de l'impossible qu'elle véhicule : celui-ci n'étant pas abordé de façon symétrique par chacune des deux

positions d'identification sexuée. Car il n'y a pas un sexe d'un côté et un autre de l'autre. Il y a S(), soit pas de rapport à l'Autre sexe. « *Il n'y a pas de rapport sexuel* » veut donc aussi dire qu'il n'y a pas de rapport avec l'Autre sexué ou encore qu'il n'y a de rapport qu'avec Φ , soit avec le langage. Rappel de ce que c'est ce dernier qui vient faire butée pour chacun des sexes.

Soit, donc, deux modalités de la jouissance. Mais pas un deux qui recouvre deux sexes, puisque les deux modalités sont d'un seul côté du tableau. Et Lacan, d'ailleurs, de préciser : « *S'il y a une identification, une identification sexuée et si, d'autre part, je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que cela veut dire ? Ça veut dire qu'il n'y a d'identification sexuée que d'un côté ; c'est que toutes ces identifications sont du même côté : ça veut dire qu'il n'y a qu'une femme qui est capable de les faire... Pourquoi pas l'homme ? ... Parce que l'homme, lui, il est tordu par son sexe* ».

Ce qui nous amène à devoir prendre en compte que l'homme est plutôt monodéique, tout ancré dans la détermination qui est la sienne. Une femme, quant à elle, est structurellement plus susceptible de jeu par rapport aux contraintes du système signifiant, pas-toute dans la détermination qui est la sienne .

2. Il est à remarquer que, telle qu'elle est mise à plat dans la partie droite du schéma, cette dissymétrie détermine un espace, celui entre petit a et L et deux flèches, celle qui va de L à S() et celle qui va de L à Φ du côté gauche.

Ces trois champs peuvent dans la névrose se rétrécir si pas même s'écraser entièrement. Notons d'abord que ce qui est incontestablement le plus important semble bien être l'espace entre petit a et L, soit entre la place qu'occupe une femme et ce qu'elle présentifie de l'objet pour son partenaire ; il convient qu'elle soit en position d'objet, mais pas purement et simplement objet ; il faut qu'elle puisse se laisser mettre à cette place, mais sans pour autant s'y identifier. Par ailleurs les deux flèches émanant de L

représentent l'une le rapport au langage par le bais du signifiant phallique qu'elle trouve chez son partenaire masculin, l'autre le rapport immédiat au manque de signifiant, au trou dans l'Autre qui la caractérise. Pour imaginer ceci, pensons à la disposition toute féminine de pouvoir faire la cuisine soit en se repérant sur le livre de recettes d'un grand cuisinier, soit en y allant d'un savoir faire émanant de Dieu sait quoi d'elle-même. Et c'est bien dans le fait de garder outre son rapport au langage (par le biais de Φ), un rapport direct avec $S()$, non médiatisé par le signifiant phallique (c'est cette part qui échappe au langage qui fait qu'une femme est pas-toute phallique, c'est sa part d'ombre) qu'elle échappe à « coller » à la position d'objet pour son partenaire masculin.

3. L'absence de rapport sexuel est illustrée par la dissymétrie de ces trois flèches et l'Altérité est représentée par l'espace entre a et L, ce qui revient à dire que c'est plutôt du côté féminin que s'assure la maintenance de l'altérité.

3 – De quelques conséquences quant à la conjugalité

A partir de tout ce que nous avons avancé, nous pouvons proposer une autre lecture de cette confrontation des sexes en référence au langage, soit de lire le propos que l'homme adresse à une femme comme un « c'est ça ! », et celui de la réponse d'une femme comme un « c'est pas ça ! ». Il peut évidemment être considéré qu'il s'agit là d'énoncés contradictoires, et qu'il n'existe à leur confrontation aucune issue. C'est tout le thème d'une pièce de théâtre remarquable de Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*. L'auteur fait s'y affronter deux hommes, l'un en position toute phallique, l'autre en position pas-toute phallique qui n'arrivent plus à s'entendre et dont la confrontation ne lève en rien l'impasse initiale.

Pour l'un, tout devrait être dicible, car ce qui ne l'est pas finit par ne pas compter ; pour l'autre, c'est ce qui ne se dit qu'à moitié qui importe, et entre eux, « *il faut bien voir ce qui est : ils sont dans deux camps adverses. Deux soldats de deux camps ennemis qui s'affrontent.* »

Et plus loin :

« H1 : Oui... il me semble que là où tu es tout est... je ne sais pas comment dire inconsistant, fluctuant... des sables mouvants où l'on s'enfonce... je sens que je perds pied... tout autour de moi se met à vaciller, tout va se défaire... il faut que je sorte de là au plus vite... que je me retrouve chez moi où tout est stable. Solide.

H2 : Tu vois bien... Et moi... eh bien, puisque nous en sommes à... et moi, vois-tu, quand je suis chez toi, c'est comme de la claustrophobie... je suis dans un édifice fermé de tous côtés... partout des compartiments, des cloisons, des étages... j'ai envie de m'échapper... mais même quand j'en suis sorti, quand je suis revenu chez moi, j'ai du mal à... à...

H1 : Oui ? du mal à faire quoi ?

H2 : Du mal à reprendre vie .

Une telle lecture condamne à ce qu'on appelle la guerre des sexes, indépendamment d'ailleurs de l'anatomie. Mais c'est de ne pas avoir apprécié deux éléments : d'abord que la réponse d'une femme est double, qu'il y a un « c'est pas ça ! », mais aussi un « c'est ça ! » ; le « c'est ça ! » est présentifié par la ligne qui va de La/ à Φ , alors que « c'est pas ça ! » est présentifié par la ligne qui va de L à S(). Cette dernière est à entendre comme une échappée, comme une alternative à une réponse « c'est ça ! » en miroir qui enfermerait les rapports dans la mêmeté. Ensuite que le « c'est pas ça ! » est davantage à entendre comme une indication que « ce n'est pas tout à fait ça ! » en même temps qu'une ouverture sur l'altérité ; nous pouvons très bien y lire, si nous prenons en compte l'énonciation, que cet énoncé dit de la position féminine a la charge, non pas de contester la validité de l'énoncé masculin, mais plutôt de rappeler la vérité que ce même énoncé oublie.

Ainsi, le « c'est pas ça » d'une femme vient rappeler au « c'est ça » masculin que c'est du vide qu'il s'énonce, mais aussi que le mot rate la chose, qu'il ne renvoie jamais qu'à un autre mot, et que la certitude dont il prétend se prévaloir n'est donc jamais que relative.

Inversement, le « c'est ça » d'un homme vient rappeler au « c'est pas ça » d'une

femme que, même s'il y a incertitude fondamentale, ratage de structure qui viendra toujours rendre caduque toute assertion, il n'en est pas moins vrai qu'il faut être à même de trancher, qu'il s'agit de soutenir son énonciation même en l'absence de toute garantie d'absolu.

En somme, à faire suivre les deux assertions : « c'est ça mais c'est pas ça mais c'est ça mais .. », nous pouvons identifier que la différence entre homme et femme se situe dans le lieu de la coupure.

Ainsi pour l'homme, la césure est organisée ainsi :

c'est ça mais c'est pas ça / mais c'est ça mais c'est pas ça / mais..

Alors que pour une femme, elle est structurée comme suit :

c'est ça mais / c'est pas ça mais c'est ça / mais c'est pas ça mais..

Nous pouvons donc très bien repérer ici que par rapport à un énoncé mâle, l'énoncé féminin participe d'une double organisation : l'une qui répond en miroir, et l'autre qui introduit une échappée. Tout le jeu à introduire dans une relation consiste précisément à laisser de la place à cette échappée, ce que ne permet pas un énoncé masculin qui ne supporterait pas la contradiction, mais ce que ne permet pas non plus un énoncé féminin qui n'assumerait pas sa division, car dans ce cas, soit elle conforte la position masculine par le renvoi du même, soit elle ne fait que la contester.

Cette façon de voir a aussi le mérite d'interroger ce en quoi un homme peut se laisser atteindre ou pas par la parole d'une femme en même temps que d'indiquer comment et à quelles conditions une parole de femme peut se trouver interpellante pour un homme.

Nous pourrions ici aller plus loin et indiquer comment cette catégorie du pas-tout est vraiment celle qui instaure au travers de la différence des générations et des sexes le module logique qui permettra à la réalité psychique de pouvoir positionner correctement l'altérité.

Ainsi, nous pouvons avancer que l'intervention du père consiste bien en un « pas-tout dans les choses » énoncé à l'égard de la relation mère-enfant, « pas-tout » adressé aussi bien à l'enfant à propos de la mère qu'à la mère vis-à-vis de l'enfant. C'est ce que Lacan appellera la métaphore paternelle productrice de la signification phallique, soit du signifiant du Tout. Mais, de ce fait, ce « pas-tout dans les choses ! » équivaut dans ce premier temps logique à

un « tout dans les mots ! », et ce sera à une femme de venir faire entendre au père un « pas-tout dans les mots ! ». Nous repérons qu'ainsi, l'altérité est introduite et positionnée par le père, mais soutenue et entretenue par une femme.

Précisons encore que ce à quoi mène le constat lacanien du « *il n'y a pas de rapport sexuel* » n'est donc pas un échec ainsi qu'il est dit parfois pour venir annuler l'intérêt de cette élaboration ; indiquer que la structure langagière est telle qu'elle conditionne irréductiblement une impossibilité du rapport homme-femme non seulement hypothèque la notion d'échec, mais s'affiche désormais comme indispensable pour que s'inscrive le jeu nécessaire au module logique que nous venons d'évoquer ; nous pouvons saisir pourquoi Lacan avance que « *c'est à l'élaboration du pas-tout qu'il s'agit de frayer la voie* » : il s'agit en effet d'un ratage structural qui amène la nécessité de prendre en compte un « pas l'un sans l'autre » et le reconnaître à sa juste place va permettre un allègement des attentes respectives de l'un par rapport à l'autre.

Du fait de notre existence comme parlêtre, notre rapport à l'autre se trouve donc singulièrement positionné : sa particularité, c'est qu'il se doit de supporter l'insupportable d'une rencontre toujours manquée avec l'Autre, et que c'est la confrontation à ce ratage qui constitue la vérité de cette rencontre.

Rencontrer pleinement l'Autre ne pourrait qu'aboutir soit à la Mêmété, soit à l'Altérité absolue. Double mouvement qui en fin du compte annulerait une quelconque relation avec l'autre, en tant que tel. Gageons que c'est d'avoir entrevu cet incontournable échec, puisqu'il est prescrit par la structure, que d'aucuns décident de ne pas s'y risquer, modalité redoublée du même évitement.

Prenons deux exemples notoires de cet évitement de la relation à l'autre, selon qu'il s'agisse de l'autre du sexe ou du langage : soit l'homosexuel et l'autodidacte. L'homosexualité a déjà en elle-même une fonction de défense contre l'impossibilité de rencontrer l'autre sexué, de même d'ailleurs que la vie du célibataire qui, en voulant éviter le ratage du conjugo, risque d'en redoubler l'aliénation plutôt que d'en lever l'hypothèque. L'autodidacte, quant à lui est un autre célibataire, du langage cette fois, et il s'est ainsi organisé pour éviter une énonciation autre.

Mais pourquoi, pour questionner le conjugo, mettre ainsi l'accent sur ce terme d'Altérité ? C'est que nous sommes en droit de penser que l'enjeu de la conjugalité réside précisément dans la maintenance de l'Altérité, elle-même tributaire de ce module logique évoqué plus haut où il s'agit de frayer la voie à l'élaboration du pas-tout ; nul ne s'étonnera dès lors que ce qui y fait le plus

communément obstacle, c'est la persistance de l'identification phallique chez chacun des partenaires, source de bien des avatars amoureux ou conjugaux.

Nous pouvons ici prendre à titre de paradigme les rapports de Hamlet et d'Ophélie, dans la tragédie de Shakespeare.

« Incarnant la vierge, Ophélie en a tous les dons, mais poussés à l'extrême, sa présence est à la fois d'une jeune fille et d'un ange. Le tragique en elle c'est justement cette perfection qui ne peut supporter aucune flétrissure.

Ophélie étant trop entière pour pouvoir faire la part du mal, et se relever d'une quelconque déchéance. Sitôt blessée, il lui faudra s'anéantir pour rétablir, au-delà de son sacrifice, l'image de son absolu. Elle est incapable de comprendre Hamlet et sa folle quête de la vérité, parce qu'elle n'a jamais eu, elle, à chercher sa vérité : elle la possédait d'emblée dans sa perfection.

Cependant, elle a besoin de Hamlet, pour que se transforment en qualité de femme ses qualités de jeune fille grâce à la transmutation de l'amour, mais comme, pour Hamlet, la femme et l'amour sont devenus synonymes d'ordure et de trahison, elle n'en reçoit qu'une image de souillure.

Oh ! dira-t-elle, quel est mon malheur ?

D'avoir vu ce que je voyais, et de voir maintenant ce que je vois.'

N'ayant plus dès lors devant elle qu'un avenir empoisonné d'avance parce que ce mal qui la possède déjà sans qu'elle l'ait commis est irrachetable, la vie ne lui est plus possible.

Elle va se survivre un moment dans la folie – folie qui lui dicte des chansons mêlant au pur amour des sous-entendus licencieux où transparait son obsession du mal – puis se ré-unir par la mort à sa parfaite image. »

Ainsi ce qui caractérise ce personnage devenu mythique d'Ophélie, c'est qu'elle se laisse aimer par Hamlet, ou plutôt qu'elle se laisse seulement aimer de lui, en

faisant l'économie de sa propre énonciation. Jamais en effet, tout au long de la tragédie, nous n'aurons un vers où elle s'énonce dans son amour pour Hamlet ; bien plutôt, dans son silence, elle se conforme aux paroles de son père Polonius, qui lui avait prescrit de faire monter les enchères :

« Et désormais, soyez

Quelque peu plus avare de votre virginale présence

Mettez votre rencontre à un plus haut prix

Qu'une offre de parlementer... »

Se faisant fidèle à ce que Polonius veut d'elle, Ophélie « ne se mouillera point ». Doit-on préciser ici que cette expression de la langue française lui sied à merveille, elle qui finira par se noyer. Même si la langue anglaise ne permet pas cette ambiguïté, l'expression « se jeter à l'eau », indique judicieusement et le risque à prendre pour se dire, et le suicide, et résume bien ainsi l'enjeu du personnage d'Ophélie.

Celle-ci en effet ne consent pas à risquer sa parole, toute à la tâche d'avoir à correspondre à ce que l'Autre attend d'elle, soit à être le phallus. Ceci dans une double référence, et à Polonius, son père à qui elle obéit, et à Hamlet, son prétendant à qui elle ne s'énonce pas, se contentant de se laisser aimer de lui, et incapable de ce fait de l'entendre dans sa difficulté propre, celle de son premier accès mélancolique à la suite de la rencontre avec le fantôme de son père.

L'absence d'énonciation d'Ophélie et ses conséquences funestes avaient d'ailleurs très bien été repérées par Rimbaud, lorsque lui consacrant un poème, il écrit :

« Tu te fondais à lui comme une neige au feu

Tes grandes visions étranglaient ta parole. »

C'est de ne pas s'énoncer, qu'elle ne consent pas à l'entame par Hamlet. Et il ne restera dès lors à ce dernier – pris lui aussi dans une telle identification captivante, mais pour d'autres raisons – qu'à la mal-traiter en objet, en déchet, et à la renvoyer au couvent, autrement dit selon l'ambiguïté de la langue anglaise, au bordel !

*« Si tu te maries, je veux te donner pour dot cette peste :
que serais-tu aussi chaste que la glace, aussi pure que la*

neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Vite au couvent, et adieu... Ou si tu tiens absolument au mariage, épouse un sot : car les sages savent trop bien quelle sorte de monstre vous faites d'eux. Au couvent, entends-tu, et dépêche-toi ! Adieu. »

Manière de nous renvoyer ici au texte de Freud consacré au «*plus général des rabaissements de la vie amoureuse*», où il nous évoque le fantasme du garçon qui abaisse la mère au rang de putain pour en révéler finalement le motif :

« Ce sont des efforts pour jeter un pont, au moins de façon fantasmatique sur l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaissant, un objet de la sensualité. »

En effet, du côté d'Hamlet, nous avons déjà précisé en quoi son désir restait prisonnier du désir de sa mère Gertrude, toute consacrée à assouvir sa voracité, à refuser le choix et la perte que le choix impose, à passer de Hamlet père à Claudius sans transition, sans temps de deuil qui aurait signé le fait que pour elle l'objet était reconnu fondamentalement manquant. Et de ce fait, Hamlet reste lui aussi identifié au phallus, présentifié ici par ce qui viendrait combler le désir de Gertrude.

Lorsque se présente à lui Ophélie, c'est de la même façon dont lui est placé pour sa mère, qu'il va la placer elle, soit aussi en position de phallus. O phallos, rappelle Lacan dans son commentaire de Hamlet !

Rappelons d'ailleurs que c'est au moment pour Hamlet d'avoir à prendre une place dans la généalogie familiale, que commence les difficultés pour lui. Place à prendre autrement que dans un rapport de miroir à miroir, là où le « grill imaginaire » suffit habituellement à éclairer la relation au semblable sur le mode de la réciprocité : « Ce que je suis pour toi, tu l'es pour moi, et vice-versa ». Hamlet est confronté, à la suite de sa rencontre avec le fantôme de son père, à une place à prendre en fonction d'un repérage symbolique, soit d'avoir à se soutenir d'une absence pour pouvoir occuper correctement sa place, lui qui n'a vu jusque là sa place déterminée que par une présence, celle d'être en position de phallus pour la Mère. C'est d'ailleurs cette faille qui s'est introduite dans son être, tout à coup surpris dans sa part de désêtre, qui lui donne ce premier épisode mélancolique dont il tente de se guérir en implorant Ophélie.

Ce sera la non-réponse de cette dernière, pour les raisons que nous avons

évoquées, tout à fait semblables à celles d'Hamlet, qui amènera ce dernier à la dissoudre comme objet d'amour, et à ne plus pouvoir se reconnaître la désirant qu'après l'absentification réelle d'Ophélie dans la mort.

Et, en fait, malheureusement, le malentendu n'a fait que continuer : car, une fois rejetée par Hamlet, et après avoir perdu son autre repérage qu'était la parole de son père – celui-ci ayant été tué par Hamlet– il ne restait plus à Ophélie qu'à se dissoudre elle-même, consacrant la loi du tout ou rien dont l'identification phallique donne la clef.